

Laval théologique et philosophique



Günter STEMBERGER, *La symbolique du bien et du mal selon saint Jean*. Collection « Parole de Dieu », Paris, Éditions du Seuil, 1970, (14 x 20.5 cm), 274 pages

Paul-Émile Langevin

Volume 29, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020339ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020339ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1973). Compte rendu de [Günter STEMBERGER, *La symbolique du bien et du mal selon saint Jean*. Collection « Parole de Dieu », Paris, Éditions du Seuil, 1970, (14 x 20.5 cm), 274 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(1), 90–91. <https://doi.org/10.7202/1020339ar>

De la même manière, l'auteur examine la « théologie rationnelle » de Gassendi, pour y trouver que le nominalisme sert à justifier la connaissance humaine de Dieu. Les deux preuves retenues dans le *Syntagma* sont, de façon caractéristique, la preuve par l'*Anticipation générale* et la preuve par la *contemplation de la Nature et du Monde comme effet*.

L'ultime chapitre de la *Philosophie de Gassendi* concerne les thèmes unificateurs de sa métaphysique : lesquels, selon l'interprétation de l'auteur, se ramènent au finalisme cosmologique (la vision du monde apparaissant comme une sorte de révélation naturelle), et au sensualisme théologique (la perversion théorique et pratique de la raison humaine rendant compte du phénoménisme et de l'adhésion à une gnoséologie partiellement liée au matérialisme). « *La vérité de l'épicurisme est l'effet de la déchéance de l'homme* » (p. 470). Quant au Dieu gassendiste, il est en définitive extérieur, transcendant à la nature humaine, « dans une transcendance extérieure à tous nos concepts » (p. 466), parce que la réalité du monde et la nature humaine ne correspondent plus pour l'homme, à une connaissance possible des essences.

Pour notre part, nous rencontrons ici un problème historique intéressant dans la mesure où il nous semble que « l'impossible métaphysique gassendiste fournit une explication et une justification de l'analyse purement descriptive de l'entendement humain, que Locke entreprend, et constitue l'un des points d'attache de la critique de la connaissance au XVIII^e siècle ». Dans l'histoire de la philosophie, l'échec du gassendisme est un événement aussi important et significatif que la réussite du cartésianisme. D'ailleurs, suivant d'autres voies, plus historiographiques, c'est à ce type de conclusion que M. Bloch veut nous amener.

François DUCHESNEAU,
Université d'Ottawa

Günter STEMBERGER, *La symbolique du bien et du mal selon saint Jean*. Collection « Parole de Dieu », Paris, Éditions du Seuil, 1970, (14 x 20.5 cm), 274 pages.

À l'origine du présent ouvrage est une thèse de doctorat présentée par l'A. à la Faculté de Théologie de l'Université d'Innsbruck et remaniée en vue de la publication. Le texte allemand original fut traduit par deux religieuses de l'abbaye de Pradines. Aux « formules dogmatiques et commandements moraux » qui sont tels que « les ossements desséchés dont Ezéchiel évoque la vision » (7), à « la morale (qui) semblait se dégrader en une casuistique étrangère à l'esprit même de l'Évangile » (8), aux *mots* et aux « phrases qui associent des idées » (quel malheur !) (7), l'A. opposera un langage « qui n'est pas abstraction, mais symbole » (7), une morale qui « déploiera » l'esprit de l'Évangile dans la lumière du quatrième évangile. Un avant-propos aussi peu nuancé, plus riche de slogans que de réflexion, étonne au début de cet ouvrage qui, de fait, nous a paru de bonne qualité.

Jean voit l'existence sous un jour dramatique. Il s'y livre une lutte incessante entre le bien et le mal ; un procès s'y déroule, au terme duquel le salut est accordé ou refusé à chaque homme. Une première partie de l'ouvrage présente les *couples* de symboles qui laissent voir divers aspects de cette lutte ; lumière et ténèbres, vie et mort, servitude et liberté, l'en haut et l'en bas, amour et haine, vérité et mensonge. La seconde partie aborde « la symbolique du combat pour la victoire ». Les thèmes du combat et de la victoire, ainsi que celui du jugement y sont étudiés. Le traitement du thème de l'eau nous paraît mal situé dans cette section. Le symbole possède, selon l'A., trois caractéristiques : il est un *raccourci expressif* de la réalité ; il est *ouvert sur l'absolu* et *dynamique* (il surgit d'une expérience de vie et suscite l'engagement personnel). Une expression devient symbolique dès qu'elle ne renvoie pas seulement à tel objet défini que la langue désigne d'habitude par cette expression, mais encore à une réalité plus spirituelle et souvent mystérieuse, qui entretient quelque rapport avec la première réalité.

L'A. conclura d'abord que le « dualisme johannique » est d'une nature particulière : le bien — le salut — n'est pas tellement opposé à un adversaire campé devant lui, que présenté comme une valeur acceptée ou refusée. En second lieu, remarque l'A., la morale symbolique de Jean donne l'impression qu'elle tourne en rond : chaque symbole vise le tout et, de ce fait, le lecteur n'a pas le sentiment net de progresser en passant d'un symbole à l'autre. Dernières conclusions majeures de l'ouvrage : l'agir n'est pour Jean qu'une manifestation de la *foi* ; une morale chrétienne « symbolique » dégage la *signification* des paroles et des gestes *historiques* du Christ, plutôt qu'elle ne les détruit ; la personne du Christ est sans cesse découverte au cœur de la morale johannique.

L'A. étudie chaque symbole à partir de textes bien délimités, dont il poursuit l'étude, simple et claire, sous un point de vue précis. Il n'analyse pas chaque symbole pour lui-même, mais sous l'angle limité de ses rapports avec la lutte du bien et du mal. Le lecteur aura souvent l'impression que l'A. aurait pu pousser plus loin son enquête, approfondir davantage les textes. Nous croyons que l'A. embrasse trop de symboles riches et suggestifs dans le cadre de son volume aux dimensions assez restreintes, en définitive. L'A. justifie ses affirmations d'une manière rigoureuse et nuancée. Il était facile de donner, en l'occurrence, dans la fantaisie ou l'arbitraire.

L'A. découvre d'ordinaire dans le judaïsme plutôt que dans l'hellénisme — dont l'influence se laisse toutefois sentir à maintes occasions — l'origine de la symbolique de Jean. L'A. se plaît plusieurs fois à montrer comment Jean transforme les éléments que l'Ancien Testament ou la gnose ont pu lui fournir. L'expérience de l'Église où il vit le guide sans doute dans cette mise à profit de la tradition.

Sans être l'œuvre d'un maître dont la vaste culture biblique donnerait sa pleine signification à chaque symbole johannique, le présent ouvrage a de grands mérites. Il découvre fort bien, à partir des textes plutôt que de considérations générales, une dimension essentielle de la pensée johanni-

que, celle de la « double vue », dirions-nous, qui est inhérente au symbole comme tel. L'A. donne des notes infrapaginales brèves, mais utiles. Le texte français est clair, découpé par des sous-titres qui en facilitent la lecture. Un « index des matières » fort utile réunit les thèmes majeurs abordés dans l'ouvrage.

Paul-Émile LANGEVIN

Guy WAGNER, **La résurrection, signe du monde nouveau**. Collection « Avenirs », no 13. Paris, Cerf, 1970, (13.5 x 16 cm.), 152 pages.

Le plan général de cet ouvrage est net : « Notre travail se présente en deux parties. À l'aide de l'analyse littéraire et de la science historique, nous chercherons d'abord à remonter des témoignages sur la résurrection jusqu'à l'événement lui-même. Ensuite, partant de l'événement, nous chercherons, à travers les témoignages, sa signification » (9-10). À l'intérieur de chacune des deux grandes parties se groupent assez librement un ensemble de réflexions sur des thèmes qui auraient pu être autres et plus ou moins nombreux.

L'auteur entend présenter la résurrection du Christ comme le mystère central de notre foi. Il s'intéresse surtout à la signification qu'a pour le croyant ce mystère. Mais il ne faudrait pas, ajouterions-nous, dénier toute fonction apologétique à cet événement qui authentifie le message et la carrière du Christ.

L'A. nous avertit que pour « cerner l'événement de la résurrection tel que l'ont découvert et compris les premiers chrétiens », il s'adressera surtout à l'apôtre Paul (il étudiera presque seulement I Co 15, de fait) ; tandis qu'au moment de chercher « la signification de la résurrection pour le monde et donc pour le croyant », il attachera une grande importance aux évangiles (18). L'A. « renonce » aisément au témoignage historique de l'Évangile (39), parce que « chacun des évangiles présente les faits à sa manière » (55). N'en est-il pas ainsi pour Paul ? Pour être logique avec lui-même, l'A. devrait faire peser une sérieuse suspicion sur la valeur historique